

KATRE

ARTISTE EN FRICHE

– INTERVIEW EMMANUELLE DREYFUS · PORTRAIT ARUALLAN –

En Thaïlande c'est un chiffre porte-bonheur, en Chine c'est l'inverse. Et l'on peut dire que Katre – Antonin Giverne à la ville – est bien un petit chanceux. Il a récemment installé son nouvel atelier, spacieux et lumineux, à l'Hôpital-Saint-Vincent-de-Paul où il est né, dans le 14^e arrondissement de Paris. Cet ensemble de bâtiments en transition va comme un gant à cet adepte des friches qui prépare d'arrache pieds son *solo show* à la Galerie Wallworks.

Tu es réputé en tant que graffeur et tu pourrais depuis maintenant presque dix ans un travail d'atelier. Quel a été ton déclencheur à l'époque ?

C'est en faisant des fresques avec un groupe d'amis en région parisienne, à Montreuil ou à Ivry, que l'on a découvert l'existence d'usines abandonnées dans les années 2000 ; des lieux extraordinaires, porteurs de mémoire, aux très belles textures. J'ai eu alors envie de faire sur mur du tracé direct, un peu à l'image d'artistes comme Nassyo ou Hoctez, afin d'utiliser d'une autre manière les murs de ces lieux magnifiques aux perspectives incroyables : avec une seule couleur, en réponse à l'architecture. Petit à petit, je me suis éloigné de la tradition des lettres très colorées en volume pour aller vers autre chose. Parallèlement, étudiant en arts plastiques, j'ai décidé de faire mon mémoire sur les friches industrielles et en particulier sur la piscine Molitor. J'ai grandi au sein d'une famille d'artistes, ma mère est photographe et m'a transmis très tôt le virus. J'ai toujours eu le réflexe de faire des photos des bâtiments dans lesquels je peignais, dans le but de les archiver. Mais au final, le vrai déclencheur a été le moment où j'ai cherché un livre sur cette pratique du graffiti et que je n'en ai pas trouvé.

J'ai donc réalisé l'ouvrage *Hors du temps* qui a été publié en 2005 chez Colorzoo, une maison d'édition française indépendante.

Pourquoi les lieux abandonnés t'inspirent tant ?


Il faut y aller pour comprendre. Je suis tombé dedans grâce au graffiti. La démarche ne consiste pas seulement à poser son nom, mais aussi de jouer l'explorateur et ça, c'est aussi important que la peinture. Tu passes sous une barrière, un fil barbelé, tu pousses une porte et là, tu es plongé dans un monde où il n'y a aucun bruit. Il y réside une véritable magie, une poésie sans pareil et qui te coupe du train-train quotidien. À force d'y aller, viennent ensuite les questionnements. Aujourd'hui on construit énormément, la ville est toujours en travaux, et pourtant, on laisse à l'abandon beaucoup d'espaces que l'artiste ou le photographe utilise pour créer. Cela me fascine, oui, mais force est de constater qu'il y a une réelle pénurie de logement, des gens dorment dehors alors qu'il y a des mètres carrés qui restent vides pendant des années. La Piscine Molitor a été abandonnée dans les années 80 et vient seulement de rouvrir en mode luxe. Pendant vingt ans elle aurait pu être utilisée à bon

escient comme c'est aujourd'hui le cas à l'Hôpital-Saint-Vincent-Paul, où il y a des hébergements d'urgence et des associations. Même si cela ne se voit pas dans mon travail et que je n'ai pas un discours très construit, je mène une réflexion sur l'urbain et sur cette contradiction-là.

Ce livre était-il aussi lié au fait que tu intervenes à la peinture sur les tirages de tes photos ? C'est ce qui t'a mené de l'extérieur vers l'intérieur ?

Oui, on avait beaucoup réfléchi avec l'éditeur à la communication à faire autour de ce livre à sa sortie. Elie, un de mes amis ayant un atelier de sérigraphie à Montreuil, m'a proposé de tirer certaines de mes photos de friches. Puis, l'éditeur a émis l'idée de les peindre. On a donc organisé quelques expositions promotionnelles montrant ces premiers essais de photo/peinture. J'ai tout de suite beaucoup aimé cette idée qui faisait le lien entre ma pratique photographique et ma pratique picturale.

Il s'est passé beaucoup de temps jusqu'à ce que mon travail prenne sa forme actuelle. J'ai par exemple d'abord travaillé sur le support d'une bâche car c'était plus simple d'y imprimer une photo. À l'époque, je n'étais pas encore dans



« J'ai eu alors envie d'utiliser d'une autre manière les murs de ces lieux magnifiques aux perspectives incroyables : avec une seule couleur, en réponse à l'architecture. »



KATRE EN QUELQUES DATES

- 1977 naissance à Paris (FR)
- 1993 fait son premier graff
- 2003 consacre sa maîtrise d'arts plastiques à la piscine Molitor
- 2005 publie le livre *Hors du temps* aux éditions Colorzoo
- 2012 publication de *Hors du temps 2* (éditions Pyramyd)
- 2012 exposition solo *Terrain vague* à la galerie Celal (FR)
- 2013 participe au projet *Tour Paris 13*
- 2014 réalise une installation à Shanghai pour le group show *Look Through* curaté par la galerie Magda Danysz

CI-CONTRE
intervention pour Paris Plages, Paris (FR), 2015

PAGE DE DROITE
1 - Malakoff (FR), 2015
2 - Tour Paris 13, Paris (FR), 2013
3 - Beyrouth (LB), 2013
4 - Djerba (TN), 2013

« Quand je rajoute la lettre K, il émane d'elle l'énergie de ce que je fais dans les friches et cet acte qui vient du graff et du tag vient boucler la boucle. Je suis toujours en questionnement. »

l'optique de produire des œuvres sur toile en vue de les vendre en galeries. J'étais salarié de ma propre association dans laquelle j'exerçais en tant qu'ingénieur du son et beatmaker, ce qui me prenait presque tout mon temps.

Aujourd'hui, je continue à faire régulièrement des murs car j'ai ce besoin d'aller dehors et c'est ce qui nourrit mon travail d'atelier. Le travail en extérieur me permet aussi d'entretenir le lien avec la bombe.

Tu n'utilises pas la bombe de peinture dans tes œuvres d'atelier ?

Mes premières peintures étaient faites au pinceau et étaient très léchées. Aujourd'hui, je maroufle une photo au centre de la toile et je continue le fond à la bombe. Cela se fait parfois à l'aide d'une bombe de peinture à l'eau, cela dépend des effets que je souhaite donner – des effets flous, des coulures, etc. J'aime bien la bombe aérosol pour la gestuelle que son usage entraîne et le gros trait que l'on peut faire avec. Mais il est difficile pour moi de réaliser de petits

détails, il y a des magiciens comme Bom.K qui y arrivent très bien. Pour *Nuit Blanche* en 2014, j'ai travaillé sur une très grande surface (35 mètres) que j'ai couverte avec une bombe dotée d'un fat cap. J'arrive parfois à donner ce rendu sur une toile de grand format. J'aime aussi passer du temps à l'atelier pour faire des expérimentations avec des pulvérisateurs de jardinage, par exemple, pour projeter de l'eau.

Du travail préparatoire à la finalisation de l'œuvre, qu'elles sont les étapes de ton processus créatif ?

Trouver la friche et prendre des photos font partie intégrante de mon processus. Je sélectionne ensuite les photos sur mon ordinateur. J'aime bien les perspectives centrales, je retravaille les contrastes et ensuite je fais faire une impression sérigraphique sur toile. L'image choisie est imprimée en son centre, et je continue ensuite l'image à la peinture afin de créer une illusion de matière, ajouter des éléments et parfois redessiner la photo. À la fin, on ne distingue plus

ce qui est peint ou ce qui est imprimé. Puis, je laisse sécher et je prends une photo témoin que j'imprime sur du papier blanc afin de faire des tests pour savoir où je vais peindre ma lettre. Je cherche à trouver la meilleure association entre elle et l'environnement architectural, qu'elle passe sous une poutre ou sur un tas de pierre... Quand je fais des performances, j'improvise, mais à l'atelier je prends le temps de faire les choses. Il y a tout un travail préparatoire où je fais des tests de couleurs. Une fois que j'ai trouvé la bonne, je la reproduis soit à la main levée, soit par transparence grâce à une table lumineuse.

Cette lettre est toujours un K. Est-ce que tu n'en as pas fait le tour après tout ce temps ?

C'est vrai que j'ai travaillé le K de toutes les façons possibles. Donc, soit je vais trouver de nouvelles manières de la dessiner – pour cela il faut que je retourne dans des terrains abandonnés et faire des graffs à la bombe, c'est ce travail en extérieur qui va me nourrir ; soit il faut que je parte dans une toute nouvelle direction. J'estime que parfois, l'image se suffit à elle-même bien que la couleur vienne lui donner un rythme. Mais quand je rajoute cette lettre, il émane d'elle l'énergie de ce que je fais dans les friches et cet acte qui vient du graff et du tag vient boucler la boucle. Je suis encore en questionnement ; quand je regarde la photo sérigraphiée sur un support en aluminium, je me dis que la couleur pourrait ne pas exister...



© MATRE



© MATRE



© MATRE

3



© MATRE

4

Que présente l'exposition qui se tient en mars à la Galerie Wallworks à Paris ?

J'ai mis l'accent sur le support justement : toile, aluminium, bois. Je n'avais encore jamais réuni les trois. La toile brute qui rappelle un peu le côté brut du mur, le métal qui évoque l'industriel et le bois usé. J'expose tout mon travail autour de la photo, du lettrage et des perspectives, mais aussi de toutes nouvelles recherches : des gros plans sur des matières que l'on trouve dans les usines comme des tas de gravats et qui donnent l'impression de quelque chose de vivant, d'organique. Ce n'est pas un accrochage classique.

Qu'en est-il de tes photos ? Pourrait-on imaginer les voir exposées en tant que tel ou en vis-à-vis des œuvres dont elles procèdent ?

La photo du lieu avant sa réinterprétation picturale figure sur le cartel de l'œuvre dans l'exposition dans le but de mettre en valeur le processus de création entier. J'essaie aussi de réfléchir à l'idée d'un véritable parallèle entre la photo et l'œuvre. En 2012, pour le lancement du livre *Hors du temps 2*, j'avais fait une petite exposition à la Galerie Openspace peu après son ouverture ; la moitié de l'espace était occupé par un accrochage de photos de friches et l'autre par des peintures. C'est une direction à approfondir ; j'ai encore de très belles photos inédites à l'heure actuelle.

Après l'image fixe, qu'en est-il de l'image en mouvement et de la vidéo ?

Je travaille avec deux vidéastes depuis quelques temps car j'estime que la vidéo permet de retranscrire au mieux le processus de création artistique. Il y a des écrans vidéo dans l'exposition dans ce but documentaire où l'on me voit dans une friche, puis dans mon atelier, et enfin avec mon sérigraphe à Montreuil.

En 2013, tu as présenté une installation à la Tour 13, est-ce que c'est quelque chose vers lequel tu souhaites aller ?

Ma formation universitaire m'a initié à l'art contemporain ainsi qu'au Land art. La grande échelle est une chose à laquelle je suis sensible. J'avais fait plusieurs installations au moment de mes études et j'ai toujours eu en tête de continuer dans cette direction. Quand Mehdi Ben Cheikh (directeur de la Galerie Itinérance et directeur artistique de la Tour 13 – ndlr) m'a proposé d'intervenir avec une totale liberté dans l'un des appartements de la Tour 13, je me suis dit que je ne pouvais pas faire juste de la peinture. J'ai donc commencé par prendre des photos des lieux et j'ai fait des simulations avec mon ordinateur afin d'obtenir des perspectives. J'ai ensuite collé des images que j'ai peintes à la bombe. Quand j'ai eu terminé cette phase, il était évident que je devais investir le volume de la pièce. À la même période, il y a

eu la résidence des Bains Douche où j'ai aussi fait une installation, mais j'avais beaucoup moins de temps. Depuis, j'ai eu l'occasion de collaborer de nouveau avec Magda Danysz (directrice de la galerie du même nom et directrice artistique de la résidence des Bains Douche – ndlr) à Shanghai, et d'y faire une installation très aboutie. J'avais dix jours, des moyens et une assistante. J'ai ainsi pu prendre en photo un quartier en chantier et utiliser ainsi l'image d'une maison traditionnelle pour l'installation. Pour sa finalisation, je suis même retourné dans la maison en question pour chercher des éléments tels que des cailloux, des tuiles, des portes. J'ai toujours eu cette envie de contextualisation et ce fut l'occasion rêvée.

Tu as aussi une casquette de curator, comment tout ça est-il compatible ?

J'ai beaucoup évolué dans le milieu associatif, j'adore voyager, rencontrer des gens et faire que les gens se rencontrent. Avec l'artiste Reso, nous avons monté une structure à Toulouse avec laquelle nous organisons depuis 2013 le festival Mister Freeze, qui est né de l'association Faute O Graff. Nous avons fait une première exposition dans une immense chambre frigorifique en périphérie de Toulouse. Cette année, c'était la troisième édition qui se passe désormais au 50cinq, un lieu dédié aux arts urbains et voué à être pérenne. Le projet en est encore à ses débuts



À VOIR

Ruines & sens
Exposition personnelle à la galerie Wallworks à Paris à partir du 24 mars 2016

CI-CONTRE
Intervention sur la Place de la République à Paris (FR) à l'occasion de Nuit Blanche, 2015

PAGE DE DROITE
1 - *K-Ivry Negatif*
acrylique sur photographie sérigraphiée sur toile, 120 x 100 cm, 2015

2 - *K-Malakoff Factory*
acrylique et photographie sérigraphiée sur toile, 116 x 89 cm, 2014

3 - *K-Pont Aven Ruinaissance*
acrylique et photographie sérigraphiée sur toile, 195 x 130 cm, 2015

et on fait cela de manière artisanale, mais même si nous sommes conscient de nos limites, nous essayons de nous professionnaliser au mieux. J'ai aussi apporté mon aide à Claude Kunez (directeur de la Galerie Wallworks - ndlr) dans le commissariat de l'événement du Vilette Street Festival en mai 2015. Nous nous étions rencontrés peu avant et il souhaitait exposer mon travail mais ne pouvait pas le faire avant 2016. Il savait que j'organisais également des événements artistiques et m'a alors proposé de l'aider à mettre en place la partie street art du festival. C'était une expérience très enrichissante, bien qu'elle m'ait éloigné pendant six mois de mon atelier.

Enfin, comptes-tu poursuivre le travail entamé avec *Hors du temps* ? Un troisième tome peut-il être envisagé ?

Oui, pourquoi pas à moyen terme, même si je donne vraiment la priorité à mon univers personnel en ce moment. Le deuxième tome de *Hors du temps* a été un succès, mais je n'ai pas envie de reproduire la même chose. Le numéro trois est déjà dans ma tête, j'en ai déjà discuté avec mon éditeur (Pyramyd - ndlr) et je pense qu'il y aura moins d'artistes afin de privilégier la notion de reportage. Je regrette de ne pas avoir suivi tous les artistes dans les deux premiers tomes. J'aimerais consacrer plus de pages à chaque artiste. ■

